

Amin MAALOUF, « *Les identités meurtrières* »¹

« L'identité nationale, c'est moi », s'écrie Philippe Sollers à l'émission « La grande librairie » sur *La Cinq* du 22 janvier dernier. Certes, tout Français est concerné dans son identité profonde par le pays dont il a reçu la « nationalité », comme il est concerné par tout ce qui l'a constitué comme individu, de sa naissance à sa vie actuelle. La « nation » fait partie de l'identité de chacun. Elle constitue ce qu'Amine Maalouf (prix Goncourt 1993) appelle l'une de ses « appartenances ». Pourquoi vouloir donner une priorité, une dominance, à cette « nation » à laquelle il « appartient ». N'y aurait-il pas là un germe « meurtrier » ?

Amine Maalouf nous disait, lors d'un entretien en 1996 sur les mots-thèmes du discours politique² : « Je fais la différence entre *l'identité* au singulier et *les appartenances* au pluriel. Je pense que chacun d'entre nous a une identité qui est faite de nombreuses appartenances. Certaines des appartenances d'un homme sont liées à ses origines, au pays où il est né, à la culture, à la langue, à la religion dans laquelle il a grandi : d'autres appartenances sont venues plus tard, ont été choisies, sont liées à des goûts personnels, à une activité professionnelle, artistique ou autre, et c'est l'ensemble de ces appartenances qui forme l'identité de chacun. » Évoquant son cas personnel, le chrétien Maalouf ajoutait : « Je suis libanais, je suis français, je suis arabe et je suis européen, et je suis méditerranéen, et je suis beaucoup d'autres choses encore... Tout ce qui fait partie du Liban, le chiisme, les Arméniens, les Druzes, etc., fait partie de mon identité. J'ai aussi une composante musulmane, même si moi-même je ne suis pas musulman... » Mais sa réflexion ne s'arrêtait pas là : « Il ne faut pas prendre une appartenance, qu'elle soit religieuse, ethnique ou autre, et l'ériger en appartenance suprême au mépris des autres... Le fait d'affirmer une seule appartenance est d'abord un appauvrissement de la personne, un refus de connaître le monde et un enfermement dans un dogme ; c'est aussi embrigader les hommes dans des groupes et, au nom de l'appartenance magnifiée qui fait le vide autour d'elle, les conduire à mourir ou à tuer ». Nous voilà au seuil de la méditation lucide à laquelle l'écrivain nous convie dans ses *Identités meurtrières*, petit ouvrage à la portée de tous, même des philosophes, en somme digne de Camus, paru il y a plus de dix ans.

En quatre chapitres, nourrie d'exemples empruntés pour la plupart au Moyen-Orient, sa réflexion conduit à affirmer, contre « l'attitude partielle, sectaire, intolérante, dominatrice », certaines valeurs « universelles » de conciliation et réconciliation : *tolérance, diversité, humanité, équité, égalité, refus d'exclure et métissage* (« Quand la modernité vient de l'Autre ») - mot auquel il préférerait celui de « tissage ». Sur la tentation des « tribus planétaires » à imposer leur appartenance religieuse ou raciale, quelle plus grande sagesse que d'écrire : « Je ne rêve plus d'un monde où la religion n'aurait plus de place, mais d'un monde où le besoin de spiritualité serait dissocié du besoin d'appartenance... D'un monde où la religion ne servirait plus de ciment à des ethnies en guerre... ». Sur la notion de langue, à la fois instrument majeur de la communication et pivot de toute diversité, la conclusion sera inverse. Sur les mots de progrès et de mondialisation, même sagesse dans le constat que « l'évolution

¹ Paris, éd. Fasquelle, Livre de Poche, 1998.

² *Mots. Les langages du politique*, 50, mars 1997, Paris, Presses de Sciences Po.

actuelle pourrait favoriser à terme l'émergence... d'une identité qui serait comme la somme de toutes nos appartenances et au sein de laquelle l'appartenance à la communauté humaine prendrait de plus en plus d'importance, jusqu'à devenir un jour l'appartenance principale... ». Mais une telle perspective (optimiste dans son principe) ne conduirait-elle pas vers un monde « grisâtre » qui ne distinguerait plus l'universalité de l'uniformité, balayant toute tradition ou toute originalité et retrouvant en bout de course une appartenance dominante, dite universaliste, où certains voient une américanisation ? D'où la haine de l'Occident et les réactions de « tribalisme » comme refus d'assimilation et défense d'autres principes. Qu'est-ce alors qu'une valeur universelle ? « Droit des peuples », « droit de la majorité » ? « Ce qui s'est passé dans divers pays [l'Allemagne de 1930, le Rwanda de 1994] devrait nous rendre méfiants chaque fois qu'une notion à vocation universelle est utilisée dans le cadre d'un conflit à caractère identitaire ».

Un par un, en humaniste réaliste, Maalouf tourne et retourne ainsi les problèmes. Celui des héritages, par exemple, *vertical*, legs de nos ancêtres, et *horizontal*, influences de nos contemporains. Ces héritages déchirent les sociétés, tant le fossé est grand entre nos racines avec leurs mythes et notre co-présence au monde d'aujourd'hui avec ses réalités, entre ce que nous croyons être et ce que nous devenons. Certes rien de pire que la peur d'une unification par la médiocrité ou sous une hégémonie, et, corrélativement, la « tentation du dépit », le repliement. « S'enfermer dans une mentalité d'agressé est plus dévastateur que l'agression elle-même ». Entre planétarisme et tribalisme, nous aurons à trier, à inventer, à accepter des synthèses évolutives et des identités diverses, respectueuses les unes des autres. Mais sans le principe commun du respect de la personne humaine, c'est-à-dire de l'Autre, il n'y a pas de respect possible.